Dialogue et excentricité dans l'Europe de la première modernité (XVI^e^-XVIII^e^ siècles)

Journée d'étude co-organisée par Elisabeth Ginot (CELLAM, EA 3206, FIRL) et Samuël Lévesque (CELLAM, EA 3206)

Caractérisée par un véritable dialogisme culturel entre antiquité et modernité, mais aussi entre les différentes cultures vernaculaires qui s'affirment alors en Europe (Godard, 2001), la Renaissance inaugure une vogue européenne pour l'écriture de dialogues qu'illustrent des humanistes aussi divers qu'Érasme, Thomas More, Jean Louis Vivès, João de Barros et Pontus de Tyard. Si les travaux de S. Guellouz, P. Guérin, E. Kushner, S. Pujol et C. Cazanave et, plus récemment, ceux d'E. Buron et C. Lesage rendent compte de l'ampleur européenne d'une pratique du dialogue continue jusqu'au XVIII^e^ siècle, il s'agit d'une forme si ouverte et si peu contraignante que D. Maingueneau propose d'en faire non pas un genre du discours, mais un hypergenre[1], invitant à orienter l'analyse vers ce qui le caractérise en premier lieu, à savoir les modalités de l'interlocution et de la figuration de l'altérité. Or, la pauvreté des contraintes formelles du dialogue en fait un support privilégié d'excentricité littéraire. Selon P. Eichel-Lojkine, l'excentricité est une pratique d'écriture caractéristique des humanistes consistant à ne poser une norme que pour mieux s'en distinguer et s'inscrire dans la marge. Comment les dialogues s'inscrivent-ils dans un espace à la fois central et marginal ?

Le dialogue de la première modernité apparaît traversé par une oscillation fondamentale entre idéal et différence (Lecointe, 1993). Idéal, il représente dès le *Livre du Courtisan* (1528) de Castiglione une sociabilité modèle, à la fois théorisée par les personnages et illustrée par l'imitation dramatique de leur style et de leur caractère. À cette matrice du dialogue idéal répond toutefois une poétique de la différence (Dauvois, 2012) selon laquelle la diversité des personnages ouvre le dialogue à la licence idéologique, à la satire, aux idées dangereuses, en somme à la confrontation d'opinions caractéristique de l'art de conférer cher à Montaigne et, en dernière analyse, du dialogisme bakhtinien. Cette confrontation d'opinions peut tourner au jeu de dupes et au dialogue de sourds, dès lors que les répliques deviennent duplices, menaçant l'impératif de convenance. C'est en ce sens que la notion de *decorum*, entendue à la fois comme norme poétique et rhétorique d'un discours approprié à son sujet et aux circonstances de son élocution, et comme principe d'accord du style au personnage qui le prononce (*decorum personarum*), nourrit le dialogue moderne : entre forces centripètes et centrifuges, le dialogue est un lieu d'excentricité en ceci que, d'un même geste, il pose une norme et s'en écarte. Cette journée d'étude invite les chercheurs expérimentés comme les jeunes chercheurs à questionner le dialogue moderne à partir de cette tension entre orthodoxie et hétérodoxie. Les communications porteront sur un ou plusieurs dialogues de la première modernité et pourront explorer, sans s'y limiter, les axes suivants.

1. Entre le centre et la marge : cohérence et chronotope dialogique

La première norme de l'écriture dialogique concerne sa cohérence ou, comme l'explique Le Tasse, son unité autour d'une question précise (Le Tasse, 1992). Déjà Horace, dans son *Art poétique*, blâme au nom de la *congruentia* les textes qui, de même qu'une chimère aux membres dépareillés, sont composés de parties éparses et sans liens. Ainsi, dans le *Solitaire premier* (1552) de Pontus de Tyard,

[1] Selon D. Maingueneau, les hypergenres « ne sont pas des dispositifs de communication définis historiquement, mais des modes d'organisation textuelle aux contraintes pauvres qui sont en vigueur sur des périodes parfois très longues et qui autorisent les mises en scène de la parole les plus variées », in *Le dialogue : introduction à un genre philosophique*, F. Cossuta (dir.), Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2005, p. 87.

la dynamique de séduction qui unit le Solitaire et Pasithée, la maladie d'amour du Solitaire et l'espace intime de la chambre où se déroule l'échange illustrent l'objet du dialogue, à savoir la fureur poétique entendue comme un amour divin d'inspiration néoplatonicienne. À l'inverse, le *Cymbalum mundi* (1537) de Bonaventure des Périers présente, malgré sa brièveté, une structure si éclatée et une trame narrative si riche en événements que la critique discute, encore à ce jour, l'existence de son unité thématique. Quels sont, donc, les facteurs de cohérence à l'œuvre dans les dialogues modernes ? De même, quel sens accorder à un dialogue qui, par manque d'unité, s'avère dysfonctionnel ?

L'un des principaux facteurs d'unité du dialogue se trouve dans son chronotope. Structurer l'échange en journées correspondant aux différentes parties de la matière à traiter constitue en effet un lieu commun du genre, et la tombée de la nuit sert de prétexte facile à l'interruption de la parole. Or, que dire de ces dialogues qui se déroulent durant la nuit ? Alors que dans le *Dialogue en forme de vision nocturne* (1524) de Marguerite de Navarre, comme dans le *Secretum* de Pétrarque, la nuit est le moment de l'introspection spirituelle, elle est dans *La nuit et le moment* (1755) de Crébillon fils celui de l'inconvenant libertinage de Clitandre. Quant à l'espace du dialogue, il représente le plus souvent un lieu hors du monde propice à la fondation d'une société singulière (Pujol, 2005). Lorsqu'il est décrit à la manière d'un *locus amoenus*, il joue un rôle fonctionnel consistant à illustrer le propos de l'échange, comme dans les *Dialogues* (1565) de Jacques Tahureau, où la description de la maison de campagne du Democritic annonce le développement sur les bienfaits d'une vie solitaire (Kushner, 2004), ainsi que dans la *Promenade de Versailles* (1669), nouvelle fortement dialoguée de Madeleine de Scudéry, où la description du parc permet à la fois une réflexion métalittéraire sur la fonction du dialogue et une justification de sa galanterie. Érasme inverse quant à lui, dans son *Banquet religieux* (1522), la relation entre le dialogue et ses circonstances car il décrit si longuement la maison où il se déroule qu'il en fait un programme iconographique encore plus important que la discussion elle-même. Plusieurs dialogues prennent le contre-pied de ces descriptions idéalisées en ne figurant aucune circonstance, comme l'*ABC* (1759) de Voltaire, ou en représentant, à l'instar de l'*Utopie* (1516) de Thomas More et de la *Cité du soleil* (1604) de Tommaso Campanella, un lieu abstrait, plus conceptuel que lyrique. Quel est donc le rôle du chronotope dans la fondation d'une cohérence dialogique ? Pourquoi en faire l'omission ? Enfin, que dire des dialogues se déroulant dans un espace inadapté, comme la porcherie du *Grogneur le Sophiste* (1522) d'Othmar Luscinius, ou du chronotope disloqué du *Moyen de parvenir* (1616) de Béroalde de Verville, où le narrateur, apparemment hétérodiégétique, est interrompu par des personnages tantôt modernes, tantôt antiques, comme s'il participait à un immense banquet dont les proportions défient tout réalisme ?

2. Des personnages excentriques ? Le *decorum personarum* en question

Les lieux de la personne sont centraux dans les traités portant sur la rhétorique[2], la comédie[3] et, bien sûr, le dialogue, depuis le XVI^e^ siècle et l'*Art du dialogue* du Tasse, jusqu'au XVIII^e^ siècle, avec Rémond de Saint-Mard qui admire les personnages raisonnant selon leur caractère (*Discours sur la nature du Dialogue*, 1711), ou Voltaire qui définit le dialogue comme l'art de « faire dire à ceux qu'on fait parler ce qu'ils doivent dire en effet[4] ». Mais la théorie est-elle toujours mise en pratique ? Les

[2] Voir Aristote, *Rhétorique*, III, 2, 7, Cicéron, *De oratore*, III, 210-212 et *Orator*, 70-75 et, dans sa globalité, l'*Art poétique* d'Horace.

[3] Voir Josse Bade, *Praenotamenta in Terentium*, XX-XXIV.

[4] Voltaire, « Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française », dans *Mélanges*, t. II, éd. Garnier, 1879, p. 361.

personnages parlent-ils toujours comme ils devraient le faire ? Si ceux de *L'Heptaméron* (1559) de Marguerite de Navarre s'expriment selon les règles de la civilité la plus honnête, mises en scène un siècle plus tard par le chevalier de Méré dans *De la conversation* (1677), de nombreuses disruptions et jeux avec cet impératif de convenance travaillent pourtant les dialogues modernes.

La figure du philosophe, dont le *logos* délire chez Triboulet, le morosophe du *Tiers Livre* (1552) de Rabelais, et chez le gueux du *Neveu de Rameau* (1761-1774) de Diderot, peut fournir une première piste d'exploration pour penser l'écart entre l'*ethos* d'un personnage et son discours. Un écart dont le potentiel subversif est décuplé lorsqu'il donne lieu à des jeux de masque. C'est ainsi que La Mothe le Vayer dissimule son libertinage intellectuel, sous l'apparente civilité des *Dialogues faits à l'imitation des Anciens* (1671), tandis que le « Français » de *Rousseau juge de Jean-Jacques* (1782) cache sa dissidence intérieure au discours des « Messieurs » derrière une adhésion polie (Perrin, 2005).

Stylistiquement, ces discordances se manifestent avec une acuité particulière dans ce qu'Antoine Fouquelin, dans sa *Rhétorique française* (1555), appelle les « vices de prosopopée », c'est-à-dire lorsque le discours d'un personnage ne correspond pas à son identité. Les transgressions rhétoriques des convives du *Moyen de parvenir* (1616) de Béroalde de Verville, de même que les audaces théologiques du boucher et du poissonnier de l'*Ichtyophagie* (1526) d'Érasme, et celles de Jacques dans *Jacques le fataliste* (1778-1780) de Diderot, méritent d'être interrogées. Ces personnages s'arrogent en effet le droit de philosopher en toute liberté, alors qu'ils sont traditionnellement exclus du champ du savoir, opérant un tour de force, dont l'audace est encore plus grande lorsque ce sont des femmes. À cet égard, une comparaison entre les figures féminines imaginées par des autrices, comme Moderata Fonte dans *Le mérite des femmes* (1600) ou Tullia d'Aragon dans *De l'infinité d'amour* (1547), et celles mises en scène par des auteurs, telles la marquise des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1687) de Fontenelle et la Julie de Lespinasse du *Le Rêve de d'Alembert* (1782) de Diderot, permettrait d'interroger les postures adoptées à l'égard des normes du discours féminin, entre déférence et parodie.

Enfin, l'excentricité du *decorum personarum* atteint sans doute son paroxysme lorsque ce sont des êtres traditionnellement dénués de paroles qui tiennent un discours construit. L'Émile de Rousseau et l'Émilie d'Épinay frappent ainsi par l'étrangeté de leur discours, à mi-chemin entre celui d'un adulte et d'un enfant. Cette hybridité se retrouve également dans les bestiaires dialogiques de Gelli (*Circé*, 1549), de James Howell (*The Parly of Beasts,* 1660), ou de Cervantès (*Le colloque des chiens*, 1613), qui interrogent avec fantaisie l'artifice de nos conventions discursives.

3. Rapports assignés et place revendiquée : les écarts excentriques de l'intersubjectivité

L'intersubjectivité constitue un troisième paramètre décisif dans l'examen du bon fonctionnement d'un dialogue. Normée par l'étiquette, elle se joue dans des rapports convenus, qui visent à imiter la sociabilité de la cour et, plus tard, des salons. Ainsi, les *Azolains* (1505) de Bembo et le *Courtisan* (1528) de Castiglione mettent en scène une honnêteté réglant les interactions des devisants, selon une esthétique du naturel héritée de la *negligentia diligens* cicéronienne. La poétique du dialogue se définit donc durant la première modernité en « ennemi du pompeux » (Rémond de Saint-Mard, 1711). Ce principe peut souffrir deux types d'interprétation : l'une traditionnelle, qui critique l'éloquence artificielle pour mieux sauver la politesse, comme Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence* (1718) ; l'autre plus radicale, qui s'émancipe du principe de convenance. C'est dans cette veine lucianesque que s'inscrivent les *Dialogues non moins profitables que facétieux* (1565) de Jacques Tahureau et les *Dialogues des morts* (1683) de Fontenelle, qui créent une alliance burlesque entre Sénèque et Scarron.

Mais ces inconvenances suffisent-elles à redéfinir la hiérarchie des rôles ? Jusqu'où peuvent aller ces excentricités dans l'inversion des rapports de force ?

Car, par-delà l'étiquette, c'est la question éthique de la place laissée à l'autre dans le dialogue que soulève, plus fondamentalement, la notion d'interaction. Selon les traités, le principe est clair : il faut que l'échange soit équilibré entre les interlocuteurs, pour éviter que le dialogue ne tourne au monologue ou au catéchisme dogmatique. Pourtant, il est frappant pour tout lecteur de dialogues que l'équilibre dans l'interaction est une donnée précaire, sans cesse à négocier. Les dialogues de Descartes (*La Recherche de la vérité par la Lumière naturelle,* 1684), de Malebranche (*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688) ou de Rousseau (*Rousseau juge de Jean-Jacques*, 1782) présentent ainsi de longues dissertations qui entrent en tension avec l'exigence de circulation de la parole. Dans cette perspective, quelle est la place laissée à la parole de l'autre et à son point de vue ?
En effet , le statut de l'altérité est particulièrement problématique dans le genre du dialogue, où la figuration de l'autre ne cesse d'osciller entre ressemblance et différence (Pujol, 2005). Quand la communauté des devisants est composée de figures homogènes, la différence d'opinions dans la recherche de la vérité n'empêche pas d'aboutir à un consensus final, comme nous le montre Bouhours dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) ; et si le consensus n'est pas atteignable, les rapports peuvent tout à fait rester harmonieux, ainsi que l'illustrent Hume dans son *Dialogue sur la religion naturelle* (1779) ou Diderot dans son *Rêve de d'Alembert* (1782). Mais lorsque la communauté des devisants est hétérogène, c'est-à-dire qu'elle présente des personnages ne partageant aucun principe permettant de se comprendre, alors le dialogue tourne rapidement à la polémique. *Les Provinciales* (1657) de Pascal, la *Conversation de M. le Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye* (1687) de Saint-Évremond, ou encore le *Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un caloyer et un homme de bien* (1763) de Voltaire, mettent ainsi en scène de violents écarts où chacun cherche à écraser son infâme, adoptant une rhétorique visant à anéantir le point de vue de l'autre.

Ce partage entre communautés de devisants homogènes ou hétérogènes est néanmoins questionné par des œuvres qui imaginent un échange possible avec « l'autre lointain » (Guitton, 2012). À ce titre, les *Dialogues de M. le Baron de Lahontan avec un sauvage dans l'Amérique* (1703) ou le *Supplément au voyage de Bougainville* (1796) de Diderot soulèvent de nombreuses questions : jusqu'où l'altérité peut-elle être représentée dans sa radicalité ? Est-elle figurée de manière excentrique ou est-elle au contraire atténuée ? La différence de cultures conduit-elle nécessairement à une asymétrie dans le discours ?

Modalités de soumission

Les propositions de communication (résumé d'environ 300 mots et notice bio-bibliographique) seront adressées avant le 31 décembre 2026 à Elisabeth Ginot (elisabeth.ginot@univ-rennes2.fr) et Samuël Lévesque (samuel.levesque@univ-rennes2.fr).
La journée d'étude aura lieu à Rennes le jeudi 13 mai 2027.

Bibliographie

Authier-Revuz, Jacqueline, *La représentation du discours Autre : principes pour une description*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2020.

Bénouis, Mustapha Kemal, *Le dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, Paris – La Haye, Mouton, 1976.

Bray, Bernard, « Le dialogue comme forme littéraire au XVII^e siècle », *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, n°24, 1972, p. 9-29.

Bres, Jacques, Patrick Haillet, Pierre, Mellet, Sylvie, et *al.* (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Paris, De Boeck, 2005.

Buron, Emmanuel, Guérin, Philippe et Lesage, Claire (dir.), *Les états du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, https://books.openedition.org/pufr/8149.

Cazanave, Claire, *Le dialogue à l'âge classique. Étude de la littérature dialogique en France au XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2007.

Chiron, Jeanne, *Le dialogue éducatif des Lumières : innovations, permanences et fantasmes (1754-1804)*, Thèse de doctorat sous la direction de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Université Paris-Est, 2016.

Cousson, Agnès (dir.), *L'Entretien au XVII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

Cossuta, Frédéric (dir.), *Le dialogue : introduction à un genre philosophique*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2005.

Coulet, Henri, « L'*autre* dans les dialogues philosophiques de Voltaire », *Revue Voltaire*, n°5, « Le dialogue philosophique », 2005, p. 63-70.

Dauvois, Nathalie, « *Decore*, convenance, bienséance et grâce dans les arts poétiques français. (Re)naissance d'une poétique de la différence », *Camenae*, n°13, « Horace, l'autre poétique », octobre 2012, en ligne.

Denis, Delphine, *La muse galante. Poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry*, Paris, Honoré Champion, 1997.

Duflo, Colas, « Et pourquoi des dialogues en des temps de systèmes ? », *Diderot Studies*, t. XXVIII, 2000, p. 95-109.

Eichel-Lojkine, Patricia, *Excentricité et humanisme : parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002.

Ferreras, Jacqueline, *Les Dialogues dans la littérature espagnole du XVI^e siècle ou l'expression littéraire d'une nouvelle conscience*, Paris, Didier Érudition, 1985, 2 vol.

Godard, Anne, *Le dialogue à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.

Guellouz, Suzanne, *Le dialogue*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1992.

Guérin, Philippe (dir.), *Le Dialogue ou les enjeux d'un choix d'écriture*, Rennes, PUR, 2006.

Guitton, Audrey, *L'autre lointain en dialogue. La Quête de la voix idéale au siècle des Lumière*s, Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2012.

Jacques, Francis, *Dialogiques. Recherches logiques sur le dialogique*, PUF, 1979.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *Les interactions verbales*, Paris, A. Colin, 1990.

Kushner, Eva, *Le dialogue à la Renaissance : histoire et poétique*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'humanisme et Renaissance », 2004.

Lecointe, Jean, « Josse Bade et l'invention du decorum horatien », *Camenae*, n°13, « Horace, l'autre poétique », octobre 2012, en ligne.

Le Tasse, *Discours sur le dialogue* (éd. Guido Baldassari et Nuccio Ordine, trad. Florence Vuilleumier), Paris, Les Belles Lettres, 1992 [1585].

Lilti, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité au XVIII*e *siècle*, Paris, Fayard, 2005.

Mortier, Roland, « Pour une poétique du dialogue : essai de la théorie d'un genre », dans Joseph P. Strelka (dir.), *Literary Theory and Criticism*, *Festschrift presented to René Wellek* [...], Berne & c°, P. Lang, 1984, p. 457-474.

Neierz, Patrick, *Lumières obliques, Ironie et dialogues au XVIII*e *siècle*, Paris, H. Champion, 2012.

Paternoster, Annick, « Le dialogue humaniste italien : la *urbanitas* comme projection idéale d'une épistémologie humaine », dans Alain Montandon (dir.), *Du goût, de la conversation et des femmes*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 1994, p. 77-90.

Pedersen, John, « Le dialogue – du classicisme aux Lumières. Réflexions sur l'évolution d'un genre », *Studia neophilologica*, vol. LI, n°2, 1979, p. 305-313.

Pujol, Stéphane, *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle*, Oxford, SVEC, 2005.

Sellier, Philippe, « Les premières *Provinciales* et le dialogue d'idées au XVIIe siècle », dans *Port-Royal et la littérature* I, Paris, H. Champion, 1999, p. 143-148.